

— Éléonor, dit-il avec solennité, toute résolution humaine a ses limites. Dans ce document, j'ai atteint celles de mon courage. Je ne saurais me séparer de mes souris blanches. Excusez ma faiblesse, cher ange, et allez les arranger là-haut, dans leur cabine de voyage.

— Bonté admirable ! dit madame Fosco, s'exultant devant son mari, et me jetant un dernier regard de vipère. Elle emporta la cage hors de la chambre, avec les plus grandes précautions.

Le comte regarda sa montre. Nonobstant le calme qu'il affectait résolument, il lui tardait de voir arriver son employé. On avait, depuis longtemps, éteint les flambeaux, et les rayons de la matinée nouvelle venaient inonder l'appartement. Seulement à sept heures cinq minutes, on entendit sonner la cloche d'appel, et l'agent parut devant nous. C'était un étranger, porteur d'une belle barbe noire.

— Monsieur Hartright ! monsieur Rubelle ! dit le comte nous présentant l'un à l'autre. Il emmena l'agent (un espion étranger si jamais il y en eut, sa figure le disait assez), dans un coin de la chambre où il l'entretint à voix basse ; après quoi il nous laissa tête à tête.

M. Rubelle, aussitôt que nous fûmes seuls, me suggéra, le plus poliment du monde, qu'il était à mes ordres, et qu'il serait flatté de recevoir mes instructions. J'écrivis pour Pesca deux lignes qui l'autorisaient à remettre au "porteur" mon enveloppe cachetée ; sur cette note je plaçai l'adresse, et la délivrai à M. Rubelle.

L'agent attendit avec moi que son patron fût de retour en costume de voyage. Avant de faire partir son émissaire le comte examina l'adresse de ma lettre : — Je m'en doutais !.. dit-il, me jetant à ces mots un regard sombre, et modifiant de nouveau, à partir de là, son attitude vis-à-vis de moi.

Il acheva ses malles ; et, assis ensuite devant son bureau, se mit à consulter une carte routière, à prendre des notes

sur son portefeuille, le tout en regardant sa montre, de temps à autre, avec une impatience marquée. Du reste, il ne m'adressait plus une parole.

L'heure de son départ se rapprochait de plus en plus, et la preuve qu'il venait d'acquiescer des communications entre Pesca et moi, concentrait évidemment toute son attention sur les mesures à prendre pour assurer sa sortie d'Angleterre.

Un peu avant huit heures, M. Rubelle revint, ayant à la main ma lettre intacte. Le comte regarda la suscription et le cachet avec le plus grand soin ; — puis il alluma une bougie, — et brûla la lettre :

— Je tiens ma promesse, dit-il ; mais cette affaire, monsieur Hartright, ne doit pas en rester là..

L'agent avait retenu à la porte le cabriolet qui lui avait servi pour sa mission. La domestique et lui s'occupèrent alors d'y charger les bagages. Madame Fosco descendit, le visage couvert d'un voile épais, et portant à la main la cabine de voyage des souris blanches. Elle ne m'adressa point la parole, et ne me regarda même pas. Le comte la conduisit jusqu'à la voiture.

— Veuillez me suivre dans le corridor me dit-il. Je puis avoir, au dernier moment, quelques recommandations à vous adresser..

Je descendis jusque sur la porte de la maison, l'agent continuant à monter la garde dans le jardin au-dessous. Le comte revint seul, et m'attirant à quelques pas dans le corridor :

— Rappelez-vous, me dit-il à voix basse la condition numéro trois. Vous entendrez parler de moi, monsieur Hartright. Je réclamerai, peut-être plus tôt que vous ne le pensez, la satisfaction qui m'est due.. Il s'empara de ma main, parlant ainsi, tout à fait à l'improviste, et la secoua rudement ; puis, s'étant mis en route vers la porte, il s'arrêta et revint encore une fois vers moi.

— Un mot de plus, me dit-il en confiance.. La dernière fois que j'ai vu miss Halcombe, elle m'a paru amaigrie et souffrante. Je ne suis pas sans inquiétude sur le compte de cette femme admirable. Prenez soin d'elle, monsieur ! La main sur mon cœur, je vous en supplie solennellement, prenez grand soin de miss Halcombe !..

Telles furent les dernières paroles que j'entendis de lui, avant qu'il n'insinuât péniblement son corps énorme dans le cabriolet, qui partit au grand trot.

L'agent et moi demeurâmes quelques instants sur la porte, le regardant s'éloigner. Comme nous étions là, debout à côté l'un de l'autre, un second cabriolet déboucha au tournant de la route, un peu au-dessus de nous.

Il suivit la même direction que venait de prendre celui du comte, et, au moment où il défilait devant la porte du jardin restée ouverte, un individu placé à l'intérieur mit la tête à la portière pour nous examiner en passant. Encore l'inconnu de l'Opéra ! — l'étranger à la cicatrice.

Pendant une demi-heure encore, monsieur, vous avez à rester ici avec moi, dit M. Rubelle.

— En effet, lui répondis-je.

Et nous entrâmes dans le salon. Je n'étais pas d'humeur à causer avec l'agent, ni même à souffrir qu'il me parlât. Je pris donc les papiers que le comte avait déposés dans mes mains, et je lus la terrible histoire du complot, racontée par l'homme qui, après en avoir dressé le plan, en avait assuré l'exécution.

Le récit est continué par Isidor-Ottavio Baldassare Fosco, comte du Saint-Empire romain, chevalier grand-croix de l'ordre de la Couronne de Bronze, grand maître perpétuel des Maçons Rosecroix de la Mésopotamie, attaché (comme membre honoraire) à diverses

sociétés musicales, médicales, philosophiques, et philanthropiques, dans les divers États de l'Europe, etc., etc.

RELATION DU COMTE

Pendant l'été de 1850, j'arrivai en Angleterre pour y remplir une mission politique de haute confiance, au nom d'un gouvernement étranger. J'avais sous mes ordres, à titre semi-officiel, des personnes affidées, dont j'étais autorisé à régler les services, — et, parmi celle-ci M. et madame Rubelle. Avant d'entrer en fonctions et de m'établir pour cela dans un des faubourgs de Londres, je pouvais disposer de quelques semaines de loisir.

La curiosité peut, ici, faire halte, et réclamer de moi quelques explications sur les fonctions que j'avais à remplir. Entièrement sympathique à cette requête, je déplore la nécessité diplomatique qui m'empêche d'y faire droit.

Je m'arrange pour passer les vacances préliminaires auxquelles je viens de faire allusion, dans la superbe résidence de feu mon regrettable ami, sir Percival Glyde. Il arrivait du continent avec sa femme ; j'arrivais du continent avec la mienne. L'Angleterre est, par excellence, le pays de la félicité domestique ; — n'était-il pas merveilleusement opportun de s'y établir sous de tels auspices ?

Le lien d'amitié qui nous unissait, Percival et moi, trouvait une force nouvelle, en cette occasion, dans la touchante analogie de notre position pécuniaire. Tous les deux, nous avions besoin d'argent. Nécessité immense ! besoin universel ! Se trouverait-il un être civilisé qui refusât sa sympathie à notre situation ? Combien un pareil homme serait insensible ! ou quelle fortune il aurait !

Je n'entrerais pas dans de sordides détails sur cette partie de mon sujet. Ils répugnent à une intelligence comme la mienne. Avec une austérité toute romaine, j'étais ma bourse vide, et celle de Percival,